

Albert Camus, Correspondance avec ses amis Bénisti 1934-1958, édition Bleu autour, 2019

Ce livre est doublement une aubaine : d'une part on commençait à croire que tous les écrits de Camus avaient maintenant été publiés, et d'autre part on n'aurait sans doute pas espéré, d'un volume de correspondance, une aussi riche et précieuse iconographie. Or on trouve dans ce livre une cinquantaine de lettres de Camus lui-même, ce qui n'est évidemment pas rien, et comme pour compenser le fait qu'il y a en revanche très peu de lettres de ses correspondants, cette publication donne à voir un grand nombre d'œuvres du peintre et sculpteur Louis Bénisti, mort en 1995, alors qu'il avait juste une dizaine d'années de plus qu'Albert Camus ; sans parler de la reproduction photographique d'un nombre important des lettres de Camus publiées dans le livre.

La photo qui se trouve en première de couverture mais aussi sur une double page à l'intérieur du livre est une bonne indication sur le moment de la vie de Camus qui bénéficie de cet éclairage privilégié ; en fait il s'agit principalement du jeune Camus, puisque la correspondance commence en 1934, alors qu'il n'a guère plus de 20 ans et s'amenuise beaucoup à partir de 1942 (il n'a pas encore trente ans) lorsque les communications, du fait de la guerre, sont coupées entre la France et l'Algérie. C'est une chance parce que cette période de sa vie, avant qu'il ne soit l'homme célèbre qu'il est devenu, est sans doute moins connue que la suite, et surtout nous permet de l'apprécier dans son intimité, ce qu'on pourrait appeler sa personnalité première, avant qu'il ne soit dévoré par les débats idéologiques liés à la guerre d'Algérie. Celle-ci n'est pas complètement absente du volume, mais n'apparaît que dans les dernières lettres et très peu du fait de Camus lui-même.

L'image que le livre donne de lui, tel qu'il était entre vingt et trente ans, est tout à fait sympathique et attachante, on pourrait dire qu'il s'y montre confiant, en ce sens qu'il n'est pas sur ses gardes et sur la défensive comme il le deviendra plus tard, avec le déferlement d'attaques violentes et de diverses provenances qu'il aura à subir. Le plus remarquable dans cette première période de son âge adulte, est son attachement très fort à des amitiés dont on sait qu'il ne les a jamais oubliées par la suite mais qui seront forcément en concurrence, au moins dans son emploi du temps, avec d'autres occupations et préoccupations. L'amitié semble avoir été chez lui plus importante que l'amour même, mais il faut tenir compte du fait que son premier mariage, avec Simone Hié, a été si malheureux (et d'ailleurs bref) du fait de l'addiction de la jeune femme à la drogue, qu'il est resté là-dessus extrêmement discret, n'en parlant qu'à demi-mots avec ses amis. Et c'est d'ailleurs la raison pour laquelle la photo de 1935 sur laquelle on les voit ensemble (à Tipasa) est à la fois si belle et si bouleversante. En revanche, ce sur quoi il exprime continûment, avec bonheur et on dirait presque avec ferveur,

sa profonde affection, est le petit cercle d'amis qui l'entourent de 1935 à 1941, inséparable des lieux où ils se fréquentent, c'est-à-dire en Algérie, à Oran et à Alger. On mesure mieux à lire ces lettres ce que beaucoup de politiques, écrivains ou philosophes parisiens ont eu tant de peine à comprendre par la suite (à supposer qu'ils aient essayé) —c'est-à-dire tout ce que l'Algérie signifiait pour lui, et la cruauté qu'il y avait à lui demander de s'en arracher.

La très bonne idée de ce livre est de l'avoir si généreusement illustré, d'une manière qui rende compte sans autre commentaire de ce qui a contribué à former la sensibilité de Camus, et de ce qu'il était en tant qu'homme privé avant de devenir bon gré mal gré l'homme public victime de sa surexposition. Il y a dans beaucoup des lettres qu'il écrit à ses ami(e)s une modestie touchante, à mille lieues de cette statue d'empereur romain en laquelle on l'a transformé.

Il était normal qu'interviennent des contributeurs spécialisés dans l'étude son œuvre et de certains de ses aspects, c'est le rôle joué par Martine Mathieu-Job, Virginie Lupo et Guy Basset, dans leurs présentations. Cependant, l'impression très agréable qu'on ressent en tant que lecteur est celle de retrouver une sorte de simplicité dans l'approche de quelqu'un qui est d'abord un ami avant d'avoir été tant d'autres choses, fidèle jusqu'au bout au premier noyau de ses amitiés.

Et d'ailleurs, une fois retombées les effervescences qui ont accompagné les célébrations du centenaire (rappelons que Camus est né le 7 novembre 1913), la preuve matérielle la plus tangible et pourtant la plus discrète qui reste de ce qu'il fut pourrait bien être cette stèle placée dans les ruines de Tipasa, inaugurée le 29 avril 1961 et gravée par Louis Bénisti, l'ami indéfectible dont la présence est au cœur de ce volume de correspondance « avec ses amis Bénisti ». On sait que la phrase donnée à lire sur cette stèle est extraite d'un texte de Camus de 1939, *Noces à Tipasa* : « Je comprends ici ce qu'on appelle gloire, le droit d'aimer sans mesure ». Il n'est pas sûr que les très nombreux visiteurs, attirés voire fascinés par le site, comprennent le sens de cette phrase à la fois sublime et peu explicite, mais ils peuvent en retenir que l'amour quel qu'il soit est sans limite. Cet amour-là, durement contrarié, était pourtant resté au cœur de Camus, et d'une façon très modeste, c'est ce que nous fait comprendre la « Correspondance avec ses amis Bénisti ». La photo prise en 1935 à Tipasa est en rapport avec la pensée écrite sur la stèle. On peut y ajouter deux gouaches de Bénisti intitulées « La Maison devant le monde » bien qu'elles soient de 1990, parce que le peintre les a comme beaucoup d'autres, réalisées d'après des dessins de jeunesse faits à Alger. On trouve d'ailleurs ces mêmes décalage et continuité dans une des dernières lettres de Camus incluses dans le volume; elle est du 22 février 1957 et on peut y lire ces mots : « Nous sommes comme

des chevaux tirant dans des directions différentes le même char éclatant : les années d'Alger, si proches, si lointaines... ». Jusque dans sa formulation bizarrement poétique, cette formule traduit la profondeur de l'émotion.

Denise Brahim